

Chères sœurs et frères en Christ,

Permettez-moi deux introductions un peu particulières avant de nous tourner vers le texte du prophète Jérémie que nous avons entendu.

Tout d'abord, j'aimerais profiter de cette occasion pour exprimer ma gratitude devant vous, en ce jour qui marque la fin de mon rôle de vicaire en formation à l'Église française.

Merci au Consistoire de l'Église et à l'Église cantonale de m'avoir accordé la possibilité de terminer ma formation de pasteur ici, dans cette paroisse.

Merci à Evelynne Zinsstag d'avoir accepté d'être ma maîtresse de stage et de m'avoir accompagné durant cette année.

Et merci à vous tous, paroissiennes et paroissiens, d'avoir supporté, avec bienveillance, mes manières et mes licences ponctuelles face aux traditions de l'Église réformée française.

La seconde introduction est plus thématique. J'aimerais vous poser une question que l'on trouve souvent dans les magazines à l'occasion d'événements comme les Coupes du monde de football ou le Concours Eurovision de la chanson, où la fibre patriotique est un peu plus sollicitée que d'habitude.

La question est la suivante : quelles sont les trois personnalités historiques ou actuelles suisses pour lesquelles vous avez le plus d'admiration ? Et j'aimerais ajouter une condition qui rend l'exercice nettement plus intéressant : des personnes de sexe féminin. Trois artistes, sportives, humanitaires ou autres figures qui sont pour vous des modèles.

Je vous laisse donc un court instant pour y réfléchir. Et si le cœur vous en dit, vous pouvez peut-être me confier un nom à la sortie du culte : cela m'intéressera. Je crois en effet que l'on peut être critique et vigilant, tout en ayant des modèles humains et intellectuels qui accompagnent notre histoire. Pour ma part, j'ai ici un petit avantage : celui de la parole. Et j'aimerais vous partager mes trois figures féminines de prédilection. Tout en devenant chaque jour un peu plus Bâlois, et ceci avec beaucoup de joie, je reste Alsacien. C'est donc une liste de trois Alsaciennes que je souhaite vous présenter. Je commencerai par la moins connue.

Une des figures de ma région natale qui m'intéresse le plus est une journaliste du nom d'Emma Müller. Elle ne dispose ni d'article Wikipédia, ni de biographie, ni même de recueils rassemblant ses écrits. Elle fut pourtant l'une des premières journalistes femmes à vivre de sa plume en Alsace.

Elle écrivait, au début du siècle dernier, des chroniques et des poèmes entre autres pour le grand quotidien régional de l'époque, les *Straßburger Neueste Nachrichten* (fondé en 1877). Dans ces poèmes, publiés notamment dans le journal du dimanche, elle croquait avec humour et finesse les travers des Strasbourgeois, mais aussi ceux des «Vieux-Allemands», arrivés en masse dans la capitale alsacienne après 1871.

J'aime son style, sa modernité, sa délicatesse et sa liberté. Elle avait une fille, Dorette Muller, devenue artiste et ayant acquis une certaine notoriété dans la région.

La seconde compatriote pour laquelle j'ai une grande admiration est Marie Hart (1856-1924). Originaire de Bouxwiller, une petite bourgade protestante d'Alsace du Nord, elle a, elle, droit à une entrée Wikipédia - mais n'est guère plus connue.

Elle vivait également de sa plume et écrivait des récits semi-biographiques ou fictionnels, souvent en dialecte alsacien. Elle avait un talent remarquable pour décrire des personnages à la fois très reconnaissables et psychologiquement crédibles.

Elle eut la mauvaise idée d'épouser un Allemand, ce qui lui valut d'être rejetée par sa famille. Elle savait mêler histoires de cœur et questions identitaires, sans clichés, sans convenances, dans une Alsace tiraillée.

Lorsque l'Alsace redevint française après la Première Guerre mondiale, son mari fut expulsé, et elle avec lui. Ses livres furent alors interdits de publication en France. J'aime Marie Hart pour sa langue savoureuse, son intelligence et son regard à la fois bienveillant et ironique sur le monde.

Mais la femme pour laquelle j'ai la plus grande admiration est sans doute celle que vous connaissez peut-être déjà : non pas par personne, mais au moins par lecture ou par catéchisme. Il s'agit de Katharina Zell (1497/98-1562).

Elle fut l'épouse de Matthäus Zell, l'un des premiers réformateurs de Strasbourg. Née Schütz, elle s'intéressa très tôt aux questions religieuses et fréquenta assidûment les célébrations à l'église, qui furent pour elle un lieu de formation intellectuelle. C'est ainsi qu'elle entendit les prédications de Matthäus Zell et qu'elle adhéra, comme lui, à la Réforme. Ils furent mariés en 1523 par Martin Bucer.

Katharina Zell fit preuve d'une audace, d'une intelligence et d'une bienveillance extraordinaires. Elle participa très tôt au débat concernant les nouvelles idées de la Réforme en adressant des «*rauhe Briefe*», littéralement des «lettres rudes», à l'évêque de Strasbourg. Elle rédigea également un écrit de défense, publié en 1524, dans lequel elle défendait son mari ainsi que le mariage comme



institution chrétienne. Mais dans ce texte remarquable, elle défendait aussi la Réforme elle-même, reprochant à ses adversaires catholiques de s'éloigner de l'Évangile. Par ses écrits, elle prit part au débat public et à la défense de la Réforme – ce qui est extrêmement rare pour une femme à cette époque, et le restera longtemps.

Malheureusement, lorsque la Réforme s'installa à Strasbourg, les grands réformateurs comme Bucer, Wolfgang Capiton et Caspar Hedio virent d'un mauvais œil ses prises de position. Nous possédons plusieurs lettres, notamment de Bucer, exprimant leur agacement face à son engagement public. Dès lors, ses écrits se limitèrent surtout à des textes de consolation et à des oraisons funèbres, notamment à la mort de son mari.

Tout cela est déjà impressionnant, pourrait-on dire. Katharina Zell est sans doute la femme de la Réforme pour laquelle nous possédons les contributions écrites les plus continues et les plus amples. Ce n'est pas la seule, mais elle est certainement l'une des figures féminines réformatrices les plus marquantes.

Ce qui la rend particulièrement attachante, c'est une anecdote. Alors qu'elle était déjà âgée, un prédicateur anabaptiste influent est décédé à Strasbourg. Katharina Zell entretenait des liens d'amitié avec certains anabaptistes, alors considérés comme marginaux et semi-clandestins. Elle demanda d'abord à ses collègues prédicateurs de prononcer l'éloge funèbre. Mais personne ne voulut le faire, car le défunt n'était pas considéré comme «véritablement évangélique».

Alors Katharina Zell décida elle-même de prononcer cet éloge funèbre. Son texte nous est parvenu. C'est notamment cette décision qui la rend, à mes yeux, profondément attachante et exemplaire.

Chez elle, il y a quelque chose de prophétique, de ce feu brûlant dont parle Jérémie dans la lecture d'aujourd'hui : une force intérieure qui pousse certaines personnes à prendre position, à entrer dans le débat public, à dénoncer les injustices et les dysfonctionnements.

Cette position est tout sauf confortable. En général, on préfère les gens discrets, conciliants, conformes. On n'aime pas être confronté à des paroles qui dérangent nos habitudes. Et pourtant, c'est souvent là que se situe la parole prophétique.

Katharina Zell a vécu cet inconfort tout au long de sa vie.

Le prophète Jérémie, lui aussi, semble avoir atteint ses propres limites dans le passage que nous avons lu. En fait, notre passage arrive à la fin de ce qu'on appelle les «confessions de Jérémie» (Jr 11-20), dans lesquelles il se plaint à Dieu de sa souffrance. Il parle de solitude, de

déception et de désespoir.

Il reproche même à Dieu de l'avoir contraint à parler : il doit annoncer «violence et destruction», il doit appeler à la repentance et à la conversion – et cela s'impose à lui malgré lui. Mais il préférerait ne pas avoir à le faire, car il est rejeté de toutes parts, moqué et insulté.

On perçoit chez lui une profonde lassitude et un sentiment d'isolement.

Jérémie rapporte même une des railleries dont il est victime : on l'appelle «La-peur-est-partout». Ce détail biblique est particulièrement saisissant. Le prophète lit les événements de son temps – notamment la conquête babylonienne et la destruction du Temple de Jérusalem (586 av. J.-C.) – comme des signes du jugement divin face à l'infidélité du peuple. En cela, il se joint à une longue tradition biblique. Mais lorsqu'il annonce cela, il est rejeté.

Cette expression moqueuse «La-peur-est-partout» contient un reproche encore très actuel adressé à l'Église : celui d'être des empêcheurs de profiter de la vie, des «party killers», littéralement des tueurs de fête, parce qu'elle rappelle ce qui ne va pas.

Or l'ironie est que ce n'est pas le message du prophète. Si Jérémie appelle à la conversion et à un nouveau commencement, parfois avec des accents sévères, c'est précisément parce qu'il croit en un Dieu qui veut la vie, la justice et la restauration.

Au fond, on pourrait dire que la véritable parole prophétique n'est pas «la peur est partout», mais plutôt : l'amour est partout. C'est parce que Dieu veut le bien de ses créatures que toute injustice, toute oppression et toute violence deviennent insupportables.

Ainsi, la prophétie vise toujours une transformation : vers plus de justice, plus de vérité, plus de solidarité, vers une vie plus humaine.

Jérémie termine pourtant dans la tension : entre plainte et espérance, entre souffrance et confiance. Et il nous rappelle que la parole juste, lorsqu'elle dérange, peut coûter cher. Mais elle demeure nécessaire.

Puissions-nous l'entendre sans moquerie, et peut-être même devenir, à notre tour, ses porteurs lorsque Dieu nous y appelle – comme il l'a fait pour Katharina Zell, pour Jérémie, et pour tant d'autres avant et après eux.

Amen.

*Paul Schalck, dimanche 21 juin 2026,
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

